

LETTRE V^e.A M^{me} P.,1^{er} août 1850.

MA CHÈRE MÈRE,

Cette lettre va vous porter sur les sommets les plus arides, les plus sauvages, où les glaces nous envoient leur haleine, où la froidure bleuit nos visages et nos mains. Imaginez-vous, pour le moment, être à quelques 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; ajoutez, s'il vous plaît, que vous voilà hissée sur un cheval dont les jambes, fatiguées d'une ascension à pic, doivent vous porter dans une descente plus périlleuse encore, rassemblez tout votre courage et suivez-moi.

Nous descendons le versant oriental des Alpes intérieures, c'est une vaste prairie dont l'herbe épaisse et serrée figure un tapis de mousse ; çà et là scintillent quelques flaques de neige épargnées par le soleil, et tout à côté du milieu de la sombre verdure de ses branches rampantes sourit la rose des Alpes, comme pour montrer qu'il n'est point de lieu si désolé où le souffle de Dieu ne puisse faire éclore des fleurs. Nous marchions depuis longtemps et toujours devant nous s'étendait le désert ; à peine au milieu de quelques rares sapins, s'élevaient deux ou trois chalets, misérables asiles de bûcherons sauvages dont la hache meurtrière ajoute encore à la dévastation de ces tristes pays.

Mais peu à peu la contrée change d'aspect, et nous arrivons bientôt sous les ombrages épais d'une forêt immense dont les arbres gigantesques se dressent sur nos têtes, couvrant les flancs des montagnes et formant une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Vous vous feriez difficilement